

Sladjan Nedeljkovic, *Zone*, installation du 12-28 juin 2003

Insaisissable univers

Maryline Billod

Juste à l'orée du ciel, sous le toit de l'espace annexe de Piano Nobile, se répand dans une atmosphère étouffante d'un début d'été l'univers de l'installation réalisée par Sladjan Nedeljkovic.

Dans une presque totale obscurité, posés au sol, trois moniteurs diffusent successivement des images et du son ; ils sont reliés par des câbles abandonnés sur le plancher. Sans pour autant l'exhiber, l'installation dévoile l'infrastructure qui la sert. Par son caractère très sobre, elle s'intègre, au lieu, sans le bousculer.

Le spectateur, lors de sa déambulation, dans l'espace d'exposition, va être guidé par le déplacement du son et la succession des films. En l'emmenant d'un moniteur à l'autre, l'artiste dérobe le spectateur à sa réalité pour l'entraîner progressivement dans un autre lieu qu'il a désigné sous le nom de Zone.

Le son se manifeste tout d'abord en un fort grésillement, qui contient quelque chose de très électrique ; il instaure un climat de tension et peut-être même d'insécurité. Il s'atténue ensuite quelque peu pour laisser la place à un signal sonore, celui d'un répondeur ; enfin, le grésillement reste présent, en filigrane, de la voix qui dépose le message. Par sa sourde mais dense présence, il engloutit le spectateur dans un univers étrange.

Un paysage, embrasé par un soleil couchant, est montré par un infini travelling latéral le long d'un horizon sur un des trois moniteurs. Sur un autre écran, un local, peut-être un hangar, vide et désaffecté est filmé en un mouvement de balayage latéral, qui évoque une caméra de surveillance. L'intérieur d'un appartement est présenté sur le troisième moniteur ; une table dressée avec les restes d'un repas apparaît ; au mur des traces de feu. Dans l'ensemble, les images sont floues et elles semblent décrire un après - le lendemain d'une catastrophe ? - qui aurait rendu les lieux déserts.

A prime abord et visuellement, ces trois espaces ne s'inscrivent pas dans une continuité. Ils se juxtaposent. Ils semblent être inféodés à la narration ; c'est peut-être elle qui les force en une cohésion, qui pousse le spectateur à chercher un lien entre eux. De même, le spectateur est tenté de mettre en concordance les images et la narration. Pourtant l'un et l'autre ne se recoupent pour ainsi dire pas ; au contraire ils semblent être en friction par endroit.

La narration ne propose pas de véritable progression. Le récit, apparemment construit, s'avère fracturé et parfois incohérent. Il ondoie entre précision et

imprécision. Il empêche une possible représentation ou définition de la notion de zone ; celle-ci demeure un lieu insaisissable, qui échappe à toute représentation fixe.

De l'œuvre émane un certain malaise ; le spectateur est en quelque sorte déstabilisé. Peut-être est-ce lié à l'impossibilité de définir la zone qui apparaît tantôt comme un espace mental, tantôt comme un lieu physique et tangible, tantôt comme un univers fictionnel ?

Cette indétermination est sans doute accentuée par la construction même du travail dans lequel on repère la notion de déplacement à plusieurs échelons. Tout d'abord au niveau des images ; certaines n'ont pas été filmées par l'artiste. Elles constituent un matériau préexistant que l'artiste a récupéré et retravaillé. Il leur a réinjecté du sens, en les déplaçant d'un précédent contexte vers son propos.

De même pour le récit, les textes, totalement fictionnels, ont été écrits par l'artiste. Néanmoins, ici et là, il a introduit, tels des morceaux hétérogènes, des fragments d'interviews qu'il a réalisées dans le cadre d'un autre travail. Ainsi s'opèrent des glissements de propos qui perturbent la clarté du texte, sans totalement la brouiller.

Enfin, au niveau du récepteur, un procédé différent mais également de l'ordre du déplacement est à l'œuvre. En effet, le public, peut-être au-delà de sa volonté, se trouve finalement partie prenante de l'histoire. Le message est laissé sur un répondeur pour un potentiel destinataire. Le spectateur ne demeure pas longtemps simple témoin de ces paroles. Il s'opère progressivement un glissement, un déplacement, et le spectateur endosse finalement le rôle du récepteur assumant une certaine responsabilité, tout en réalisant son impuissance. En effet, il est témoin, malgré lui, d'une situation apparaissant comme potentiellement dangereuse.

La notion de frontières parcourt les trois récits. Il y a l'idée d'entrée et de sortie de la zone, de délimitation mais aussi de transgression. Les images présentées sont peut-être clandestines, elles ont franchi une frontière, transgressé un interdit. De même la voix a dépassé une limite en venant se poser sur un répondeur situé au-delà de la zone. Images et voix ramènent de l'ailleurs dans l'ici.

Le travail touche également à la notion de perception et du rapport au monde extérieur. Par quelques phrases égrainées dans le texte, l'artiste inocule un doute : " les gens essaient de te convaincre que blanc c'est noir et que noir c'est blanc " et plus loin " et si tout dans le monde était un grand malentendu ?... et si les rires étaient des larmes, au fond ? ".

Dès lors, on peut se demander si le malaise qui nous envahit peu à peu dans cette installation n'est pas justement lié à ce " grand malentendu " par lequel l'artiste questionne la validité de tout un système de signification et de valeurs. Il nous fait prendre conscience de la relativité de notre rapport au monde.